

M. Louis-Courvoisier

Micheline Louis-Courvoisier
Institut d'éthique biomédicale
Programme des Sciences humaines
en médecine
CMU, 1211 Genève 4
Micheline.Louis-Courvoisier@unige.ch

Livre commenté:

Italo Svevo. *La conscience de Zeno*, traduit par Maryse Jeuland-Meynaud. Paris: Biblio, 2007. Première parution en italien, 1923.

Rev Med Suisse 2011 ; 7: 1718-9

Est-il des consciences plus tortueuses que d'autres? Si oui, celle de Zeno, le narrateur et héros du livre du triestin Italo Svevo, doit en faire partie. Rusé et maladroît, amoureux et méprisant, velléitaire et tenace, conciliant et égoïste, jaloux et content de lui, menteur et coupable, torturé et sûr de lui, Zeno constitue à lui seul une sorte d'oxymore à multiples pôles contradictoires et polyphoniques. Un héros créé avec génie par Svevo, auteur aussi curieux que méfiant à l'égard de la psychanalyse qui vient d'être exposée par Freud.

Zeno est un homme «sans qualité», ordinaire, intellectuel et dilettante, souffrant de multiples petites maladies, qui entreprend une psychanalyse juste avant la Première Guerre mondiale. Dans le but de réactiver la mémoire de son patient, le Docteur S. lui demande de rassembler ses souvenirs par écrit et d'en faire un récit. Ce récit fait l'objet principal du roman, et transforme le lecteur en une oreille attentive, suivant le narrateur dans un récit sans but. Il écoute les mouvements intérieurs du héros avec distance parfois ou en se laissant toucher d'autres fois, selon que ce qui est dit entre en résonance avec ce qu'il a vécu.

Mais ce dialogue muet entre deux consciences (celle du lecteur et celle du narrateur) est brouillé par un trait marqué de la personnalité de Zeno, celui de l'ambivalence, qui traverse tout le livre mais est clairement annoncée dans un préambule. En effet, Italo Svevo décide de mettre en perspective cette déambulation psychanalytique par une introduction à son récit qui laisse apparaître le scepticisme de Zeno face à la théorie freudienne: il se plie à cet exercice d'introspection, mais sans trop y croire. L'auteur ajoute un degré de complexité supplémentaire par l'insertion au début du roman d'une

L'ambivalence à tous les étages

préface écrite par le Docteur S. où l'on apprend que le malade a interrompu sa psychanalyse, car elle lui avait fait plus de mal que de bien. En quelques pages seulement, le lecteur est perdu dans la superposition de quatre consciences (fictives ou non), celle de Svevo, celle du Dr S. auquel le texte est adressé, celle de Zeno, et la sienne propre.

Le récit proprement dit commence par le rapport que Zeno entretient avec la cigarette. Il n'y est nullement question de santé publique, mais de transgression continuelle et du goût de la dissimulation. Pour le narrateur, la transgression ne consiste pas à fumer mais à voler pour fumer, ou à fumer encore plus quand le médecin recommande une «abstention absolue» le temps de se remettre d'une angine. Le terme «absolu» le pousse à doubler sa consommation. Ce chapitre traite la cigarette comme un objet de dépendance autour duquel s'articule un comportement d'ambivalence chronique, mais considérée par le narrateur comme un instrument de libération. Ainsi Zeno décide-t-il depuis des décennies et très régulièrement d'arrêter de fumer, il consigne, dans un schéma de conduites à répétition, les dates auxquelles il décide de mettre fin à cette habitude. Il le fait, car «la cigarette a un goût plus intense quand c'est la dernière» (p. 47). Il suffit donc de s'arranger avec soi-même pour que les dernières cigarettes soient nombreuses.

Le narrateur évoque ensuite la figure paternelle et surtout les liens distendus sans être conflictuels qu'il a entretenus avec son père. Le premier ne lit que des livres insipides et est de nature sérieuse et le second montre une curiosité tous azimuts et semble ne rien prendre au sérieux. Les conversations sont impossibles entre eux, et Zeno a simplement tendance à éviter son père tout en réalisant après la mort de ce dernier qu'il en avait tiré une sorte de socle sur lequel il pouvait appuyer ses décisions et ses (ir)résolutions. Son insouciance et sa confiance se sont évanouies avec la disparition de son père. L'ambivalence se décline ici autour du regret: il n'a pas su prendre conscience des qualités de son père ni en tirer profit du vivant de ce dernier.

Il entame ensuite la délicate question de son rapport aux femmes, en commençant

par se souvenir de l'époque qui précéda son mariage. «Mon existence ne réussissait à émettre qu'une seule note sans aucune modulation (...) affreusement monotone» (p. 102). Pour parer à la monotonie, il décide de se marier, comme d'autres pourraient décider de se lancer dans les affaires ou sur les traces du bouddhisme au Tibet. Il rencontre Giovanni Malfenti un homme instinctif, fonceur, pragmatique, qui le fascine. Il apprend que Malfenti a quatre filles (dont les prénoms commencent tous par A) et se dit qu'il y en a sûrement une des quatre qui pourrait lui convenir. Il tombe amoureux d'Ada, belle et rebelle, qui lui préfère Guido Speier, musicien très à l'aise dans la société. Il essaie alors d'épouser Alberta, qui a des ambitions intellectuelles et ne souhaite pas se marier. Anna n'ayant que huit ans, il se résigne à demander en mariage Augusta, dotée d'un «œil bigle qui voulait faire croire à tort que tout le reste de son corps n'était pas à sa place» (p. 194), tout en restant transi d'amour pour Ada. En fin de compte, il choisit son beau-père plutôt que sa femme.

Pour Zeno le mariage ne suffit pas pour lutter contre l'ennui, ni pour écarter sa peur de vieillir et celle de mourir; et surtout il ne comble pas ses pulsions passionnelles. Malgré la tendresse qu'il finit par éprouver pour Carla, jeune fille pauvre qui s'exerce au chant pour devenir cantatrice. C'est donc sur le thème de l'épouse et de l'amante («les amantes» aurait été plus juste) que le narrateur poursuit son introspection. Il oscille constamment entre l'attrait magnétique qu'exerce sur lui Carla, et le sentiment de culpabilité (dans lequel il semble se complaire) qu'il développe à l'égard de sa femme. L'attrait est le plus fort et ils deviennent amants. Comme avec la cigarette, Zeno ne cesse de prendre des résolutions et des contre-résolutions sans en tenir aucune. Leur relation dure plus d'une année, au cours de laquelle Zeno ne manque pas de s'arranger avec lui-même: «Des résolutions assez nébuleuses mais bien honnêtes m'accompagnaient. Je savais que je ne pourrais pas la quitter tout de suite, mais je pouvais arriver tout doucement à cette décision vertueuse» (p. 296). C'est finalement Carla qui provoque la rupture, lasse des tergiversa-

tions de Zeno, et amoureuse d'un musicien célibataire. C'est alors qu'il court, écrit-il «après tant de maîtresses parce que je ne pouvais plus compter sur la mienne» (p. 364). C'est à ce moment-là aussi que le lecteur est agacé par les tergiversations sans fin de cet homme et qu'il finit par se demander si ce sont justement ces tergiversations qui lui garantissent un sentiment d'existence.

Entre-temps, Zeno s'associe avec Guido, son beau-frère, dans une nouvelle affaire commerciale. Il avait en effet hérité de l'affaire de son père, mais ce dernier l'avait mis sous tutelle avant de mourir. Guido est un entrepreneur joueur, jouisseur et mal avisé, qui prend des risques à la Bourse et entame la fortune de sa femme. Zeno tente mollement de le freiner et se laisse facilement désarmer par l'éloquence de son beau-frère. A propos d'une prise de risque boursière particulièrement périlleuse, le narrateur essaie de faire entendre à Guido les dangers de l'opération. Mais «j'ai compris que ce n'était pas le moment de se fâcher et que Guido avait même droit à des félicitations» (p. 435). Cet alliage entre la témérité de l'un et l'inconsistance de l'autre finit par une débâcle financière dont seul Guido se sent coupable. Pour se faire pardonner, il simule une tentative de suicide en avalant une forte dose de veronal, tout en espérant un lavage gastrique salvateur (il en avait déjà fait l'expérience une fois). Mais cette fois, un orage torrentiel empêcha le médecin de trouver le matériel nécessaire à temps. Zeno

est si chagriné par la mort de son ami et beau-frère, qu'il décide d'entreprendre des démarches pour limiter les dégâts de la faillite avec un tel engagement qu'il en manque les obsèques, au grand dam de sa femme et de toute sa belle-famille. Décidément, le narrateur n'est jamais à la bonne place au bon moment.

Il termine son récit en clarifiant sa position face à la psychanalyse. D'abord aveuglément confiant en son médecin, il devient complètement sceptique quand ce dernier lui apprend qu'il est guéri, alors que lui percevait toujours les mêmes malaises. Il réalise qu'il s'est senti manipulé par le psychanalyste et que toutes les images qu'il avait vues sur le divan et les découvertes qu'il avait faites sur lui étaient conditionnées par la «grande théorie» du Docteur S. Il évoque sa soumission à «l'inquisiteur», la foi à laquelle il s'est senti obligé d'adhérer. Il s'est senti contraint dans une interprétation orientée, contrainte qui a cessé avec la cure. Les toutes dernières pages traitent des premiers mois de la guerre. Elles sont moins l'exploration de la conscience de Zeno que le résultat de certaines opérations financières qu'il a entreprises. Il s'est mis en mouvement, a réussi, mais précise-t-il: «c'est le négoce qui m'a guéri et je veux que le Dr S. le sache» (p. 522). De la rumination intérieure, de l'ambivalence, de la pléthore de bonnes intentions, il est passé à l'action. Et si ce passage à l'action était le résultat de la psychanalyse?

Italo Svevo nous jette dans la plus grande confusion avec ce texte. D'une part, il procède à une attaque violente de la théorie et de la pratique freudienne, mais d'autre part, il lui consacre un roman de plus de 500 pages, avec un narrateur qui finalement parvient à se défaire de son embourbement psychologique. Par ailleurs, il nous entraîne dans la conscience de Zeno avec la maîtrise de celui qui sait de quoi il retourne en termes de psychanalyse. Et finalement, il encadre ce récit par une préface (qui fait déjà partie du récit) courte mais qui oriente complètement la compréhension du lecteur. L'auteur donne l'impression de jouer avec son lecteur en insinuant sa propre ambivalence face à cette toute nouvelle forme thérapeutique. C'est comme si le narrateur était opposé à cette démarche et l'auteur en sa faveur, ou en tous cas lui accordait sa curiosité, son temps et son talent.

L'une des particularités de ce roman réside dans la place qu'il donne au lecteur. Ce vagabondage, ce flottement dans la conscience d'un narrateur sans grande personnalité le garde à une certaine distance. Il est alors plus disponible aux intentions de l'auteur dont l'une est certainement celle d'offrir un miroir à son lecteur. Comme le psychanalyste pour son malade...

Si l'ambivalence du héros est l'une des clés de lecture possible de *La conscience de Zeno*, il est à parier, étant donné la richesse du texte, que chaque lecteur trouvera la sienne. ■